Histoire sociale et culturelle.

Jacques ELLUL, *Histoire des institutions*, t. I (Coll. « Thémis ») : Paris, Presses universitaires de France, 1955, VII-791 pages.

La structure de la licence en droit vient d'être modifiée de façon profonde. En première année, ce qui subsiste du droit romain traditionnel se trouve intégré à l'« histoire des institutions et des faits sociaux ». Voici, pour le nouvel enseignement, un des premiers manuels publiés. Du programme officiel, il sacrifie allégrement le Proche-Orient ; mais il lui obéit en poussant jusqu'à l'empire carolingien. Il veut, d'ailleurs, être plus qu'un manuel. Sauf pour la Grèce, il donne à la fin des chapitres des bibliographies et des exposés critiques sur quelques questions, à l'instar des collections *Clio* et *Mana* (dont, sauf erreur, il ne cite aucun volume, ce qui ne se justifie guère). Par là, ce sont, paraît-il, les travaux pratiques qu'il a en vue. Soit ; mais 800 pages, dont beaucoup de très dense typographie : plaignons l'étudiant en droit.

Laissons le reste, et voyons Rome. Elle obtient, avec la moitié du livre, sa juste part. Il y a de bons passages. Le premier chapitre, « Du VIII^e^ siècle au VI^e^ siècle. La période royale », présente, avec trop d'assurance peut-être, mais de façon intéressante, les conceptions magico-religieuses que des juristes comme P. Noailles et H. Lévy-Bruhl ont tant contribué à imposer. Tout ce qui concerne le droit romain ancienne manière (sources du droit, propriété, famille, etc.) est en général à la fois informé, riche et clair. Mais, pour les institutions et leur évolution en liaison avec l'évolution économique et sociale, la lecture attentive inspire des réserves, qui font boule de neige à mesure qu'elle avance. Il faudrait une bibliographie plus correcte typographiquement[1], moins arbitraire et mieux fondée dans ses jugements péremptoires[2]. L'exposé, souvent très diffus, laisse plus d'une fois à désirer quant à la forme[3]. Surtout, il présente sans crier gare des affirmations surprenantes, dont il suffira de citer quelques exemples.

P. 312 : les patriciens peuvent seuls devenir édiles curules ; ceux-ci, comme les édiles plébéiens, ont l'*imperium*. — P. 321 : « Les premiers [partis politiques] furent occasionnels. Il semble que la première division se soit faite à l'occasion de l'affaire des Scipions : la *gens* Cornelia

1. Exemples : des fantaisies variées pour l'abréviation du mot *Festschrift*, p. 263, 265, 364 ; — pour les noms de Tenney Frank, p. 220, 366 et 520 ; — de Van Berchem, p. 364 et 520.

2. Exemples : le *Thesaurus* indiqué parmi les « sources » (p. 217), et non pas parmi les « dictionnaires » (p. 218) ; — à propos des Étrusques, p. 261, arrêt catégorique sur l'opinion de « Pallotino » (*sic*), dont on ne signale pas l'ouvrage traduit en français par R. Bloch.

3. Exemple (à dessein très simple, mais révélateur) : le mot « comices » est féminin p. 318, 319, 385, 462, et masculin p. 320, 395.

de 202 à 184 domina la politique romaine en s'appuyant sur la plèbe, qui voulait nommer Scipion l'Africain consul perpétuel. » — P. 316 : « à partir du IIe siècle ils [les citoyens] ne paieront plus d'impôts », tandis que, p. 333, la suppression de 168 est formellement restreinte à l'*aes hordearium*. — P. 339 (au sujet des « colonies maritimes ») : « Fondées en Sicile, en Sardaigne, d'abord, d'autres le seront en Afrique au IIe siècle », et rien sur Italica. — P. 373 : les publicains prennent à ferme, sous la République, la construction des « palais ». — P. 376 : « Les chevaliers firent exposer au Sénat après le traité d'Apamée (188) le plan de conquêtes nouvelles pour assurer l'exploitation de richesses accrues. Cette exploitation aboutissait à des résultats étonnants : ainsi les Séleucides pour payer les impôts aux publicains durent emprunter de l'argent aux banquiers romains. » — P. 377 : César fait des douanes (que Pompée a supprimées : p. 398) « un instrument de protectionnisme économique ». — P. 384 : « Huit nouvelles tribus rustiques, inférieures, qui devaient voter les dernières », sont créées après la guerre sociale (alors que les trente et une tribus existant dès le IIIe siècle ont été correctement signalées à la p. 319). — P. 394 : dans le *de Republica*, Cicéron « démontre que le régime le moins défectueux était la royauté ». — P. 397 : les dernières lignes (avec un brouillage d'antécédent du pronom personnel qui induit nécessairement en erreur le lecteur non prévenu) déforment jusqu'à la caricature l'exposé de J. Carcopino[1], *Hist. rom.*, II, 2, p. 1002 et 1004. — P. 418 et suiv. : à propos du régime institué par Auguste, rien sur le culte impérial, sinon une indication bibliographique p. 443. — P. 455 : Commode publie « un tarif maximum des prix qui entraîne une grande désorganisation du commerce, une baisse des salaires, et une diminution du rendement de l'impôt ». — P. 474 : « La pièce couramment en usage depuis le IIe siècle est l'*antoninianus* (qui élimine le *denarius*), pièce d'or, qui devient de cuivre au début du IIIe siècle. » — P. 529, 552 et 559 : inadmissibles variations sur les préfets du prétoire au Bas-Empire. — P. 530 : « Les Empereurs n'ont ni juristes, ni hommes d'État, ni généraux, pendant tout le IVe siècle, par suite de l'influence du christianisme. » — P. 550 : le *solidus* (dont aucune définition n'est jamais donnée) s'est dévalué avant 400.

Il est peu probable que beaucoup d'étudiants en droit lisent ce compte rendu. Leur nombre est assez grand et leur appétit de manuels nouveaux assez vif pour que le livre soit un jour réédité. Souhaitons que l'auteur dispose alors de plus de temps et procède à une sévère, mais indispensable, revision.

André AYMARD.

1. Dont, p. 438, les *Points de vue sur l'impérialisme romain* sont qualifiés d' « ouvrage collectif ».

Vittorio D'Agostino, *Nuove spigolature classiche. Aspetti e problemi culturali del mondo greco-romano* : Torino, Società editrice internazionale, 1954, 151 pages.

L'auteur a recueilli dans ce petit volume quelques essais sur les littératures grecque et latine. Bon nombre avaient déjà paru, notamment dans la revue *Gymnasium* (à ne pas confondre avec la revue allemande du même nom). M. D'Agostino est l'auteur de nombreux ouvrages scolaires, notamment d'éditions commentées. Les articles ici réunis paraissent s'adresser au même public.

Pierre Boyancé.

W. L. Westermann, *The slave systems of Greek and Roman Antiquity* (Memoirs of the American philosophical Society, vol. 40) : Philadelphia, The American philosophical Society, 1955, xii + 180 pages.

Les études particulières sur tel ou tel aspect de l'esclavage antique, dans des pays et à des époques donnés de sa longue histoire ne manquent pas : on en trouvera une liste à peu près complète à la fin de ce volume. Rares sont restées au contraire les vues d'ensemble sur une institution dont la durée est, au fond, celle du monde antique lui-même. A côté de l'exposé synthétique d'E. Meyer (*Kleine Schriften*, I, 1924, p. 169-212), nous ne disposions guère que des trois volumes de la classique *Histoire de l'esclavage dans l'Antiquité* d'Henri Wallon, parue en 1879, notons-le, peu après la guerre de Sécession et sous l'influence de *La case de l'oncle Tom*, avant que les découvertes de l'épigraphie et de la papyrologie, comme aussi les travaux des linguistes et des patristiciens, n'aient jeté dans le débat quantité de documents et de vues nouvelles qui obligent à des conclusions souvent très différentes de celles que le fervent abolitionniste qu'était Wallon a parfois un peu trop vite avancées. Il est vrai qu'en 1935 W. L. Westermann avait, dans le Pauly-Wissowa (*Suppl.* 6, col. 894-1068), donné une mise au point très nécessaire. C'est le même auteur qui nous apporte cette année un grand livre sur l'esclavage. Pendant vingt ans, il n'a cessé de poursuivre une recherche dont certains résultats ont été publiés surtout dans des revues américaines, en même temps qu'il s'intéressait aux documents concernant l'esclavage dans des domaines où il n'était pas un spécialiste, tels le babylonien, l'égyptien, le sémitique ou le wisigothique. Il est mort alors que son livre n'était pas encore imprimé, mais, on peut en être certain, « son œuvre le suit ».

On ne peut résumer un ouvrage aussi dense, qui conduit le lecteur à travers tout le monde antique, du Code d'Hammourabi à celui de Justinien. Il vaut mieux d'abord dire un mot de la méthode suivie par l'au-

teur. Tous les documents ne sont pas cités, mais seulement les plus importants, ceux dont l'examen impose à l'historien moderne une discussion ou autorise des conclusions. Le tableau est chronologique, et il comporte un incessant recours aux institutions politiques, aux vicissitudes de la guerre, aux développements ou aux crises de l'économie, aux influences du milieu social et de la pensée philosophique et religieuse. C'est parce que l'esclavage est ainsi lié à toute la vie d'un peuple à un moment de son histoire que Westermann a pu légitimement parler dans son titre de *slave systems*. La précision statistique est recherchée partout où elle peut être atteinte ; rien de ce qui est concret n'est négligé, mais les problèmes d'origine n'en sont pas moins abordés. De là des discussions sur le nombre des esclaves que telle victoire romaine a jetés sur le marché italien, sur leur emploi dans le secteur, à vrai dire très limité, de ce qu'on peut appeler l'industrie antique, sur les origines de la formule des « affranchissements par forme de vente à une divinité » (l'Apollon delphique), dont une inscription publiée en 1950 semble bien fournir un précédent.

Les premiers chapitres, qui concernent l'antiquité babylonienne et le monde grec, sont simplement une mise à jour de la documentation publiée depuis l'article du Pauly-Wissowa. S'il y a beaucoup de nouveau sur l'esclavage dans les monarchies hellénistiques, le tableau pour la République romaine est peu remanié. On le regrettera d'autant plus que les recherches parallèles et indépendantes d'E. Benveniste (*Revue*, 1932, p. 429-440, et 1936, p. 50-58) et de H. Lévy-Bruhl (*Esquisse d'une théorie juridique de l'esclavage à Rome*, *Rev. gén. de Droit*, 1931, p. 1-19, et cette *Revue*, 1930, p. 151) ont jeté une lumière toute nouvelle sur les origines de l'esclavage à Rome. Il n'est pas exact, d'autre part, que les grands domaines étrusques aient été cultivés par des « paysans libres ou demi-libres », car nous savons par le calendrier brontoscopique récemment commenté par A. Piganiol combien leurs propriétaires, sans doute bien avant le second siècle avant notre ère, étaient préoccupés par les fréquentes révoltes de leurs esclaves ruraux. Plusieurs chapitres examinent la thèse, vulgarisée en France par les livres de Wallon et d'Allard, d'une influence qui aurait été déterminante du christianisme sur le déclin et la disparition de l'esclavage. Avec raison, W. L. Westermann souligne le rôle du stoïcisme et de l'*humanitas* dans les milieux païens. Mais c'est tout un problème, à peine abordé, que celui des conditions du travail agricole quand le colonat s'organise à partir du IV^e^ siècle. La question est complexe, ainsi que le soulignait Marc Bloch dans une de ses meilleures et dernières études.

Ce livre, qui apporte beaucoup et, à chaque page, donne à penser, mérite de devenir classique.

W. Seston.

J. Chevalier, *Histoire de la pensée.* T. I : *La pensée antique* : Paris, Flammarion, 1953, 761 pages.

Cet ouvrage, dit l'auteur, est « l'aboutissant de quarante-cinq années d'études, d'enseignement et de méditations ». Le volume est divisé selon un plan traditionnel et comporte, après un avant-propos de tour personnel, une introduction qui définit l'esprit général de l'exposé et huit gros chapitres qui traitent respectivement de la philosophie antésocratique, de Socrate, de Platon, d'Aristote, du stoïcisme, de l'épicurisme, des sceptiques, des probabilistes, des néo-platoniciens, de la fin du paganisme et de l'avènement du christianisme ; chaque chapitre est suivi d'une bibliographie commentée, et le volume se clôt par un appendice de 175 pages en petits caractères consacré à des problèmes de détail, à des discussions et à des mises au point complémentaires. Mais M. Chevalier ne s'est pas borné à présenter un exposé des doctrines majeures : il s'est attaché — sa philosophie personnelle l'y portait — à mettre en lumière ce qui, à travers des systèmes divers, révèle une quête divine et une démarche vers la *philosophia perennis,* pour reprendre l'expression de Leibniz, qui conduit à la « vraie lumière ». L'attrait et l'unité de l'ouvrage viennent précisément de cette méditation continuée et continue : « historique » sans doute par l'objectivité des exposés ou des discussions, par les références, par la documentation très riche qu'il contient, le volume est aussi « philosophique » et traduit les réactions de l'auteur en face des doctrines de ses devanciers. Malgré la densité de ces 700 pages, l'intérêt ne faiblit jamais, d'autant que le langage est clair, le style agréable, et que n'y apparaît jamais le jargon cher à certaines écoles. L'*Histoire* de M. Chevalier rendra de très grands services à nos étudiants et plus d'un maître aimera confronter ses lectures et ses méditations avec celles de l'auteur : on ne manquera pas d'y trouver grand profit.

Après cet éloge, qui n'est pas de convenance, je n'en suis que plus à l'aise pour oser présenter quelques objections, les unes de méthode, les autres d'exégèse.

Était-il nécessaire au propos de l'auteur de reprendre aussi longuement parfois l'exposé de doctrines connues et de ne rien sacrifier? On a souvent l'impression qu'il s'agit d'une refonte de cours universitaires mis au point (ainsi, un joli développement sur le chant du cygne, p. 184, est repris mot à mot, p. 202, comme dans une soudure hâtive) ; il était plus éclairant pour notre instruction, plus nourrissant pour notre réflexion, plus excitant pour notre inquiétude de renoncer à cette réexposition de thèmes pour se consacrer à l'étude des lignes de force et à la continuité dynamique qui anime le développement de la pensée et

des formes de son expression. L'homme, le monde, la divinité, ou « Dieu », comme le veut M. Chevalier, tout est là, dans l'accélération de l'histoire comme dans les constantes qui la freinent. Histoire de la pensée antique : donc, insertion dans la durée et dans le temps. Mais suffit-il d'indiquer les dates, réelles ou conjecturales, de la naissance et de la mort d'un écrivain pour rendre compte de ce qu'il fut, pour mettre dans tout son jour pourquoi il fut tel et comment il fut tel, pour expliquer les démarches de sa pensée, les dépassements et les atténuations, quand la langue qu'il parle est soumise aux limitations de son vocabulaire et aux contraintes de sa grammaire, et quand les contributions à la formation de sa pensée jaillissent non seulement des textes écrits et des enseignements oraux, mais aussi et plus peut-être du contexte social dans lequel il est enserré? M. Chevalier a bien tenté ici et là de parer à cette objection possible, mais je ne sens pas qu'il y ait réussi : il reste encore de l'inexpliqué dans la genèse de ces doctrines, et l'on a une vue trop abstraite, trop intellectuelle, trop atemporelle des questions posées, alors que la considération du milieu où se sont formées ces doctrines fait apparaître de façon plus vive les raisons ou les causes de leur naissance et surtout des modalités de leur expression. On se complaît trop dans la contemplation de la « noosphère »! Ainsi, les problèmes de la sensibilité, de la maladie, de la torture, de la mort, de la foi, de l'espérance, du doute se teintent de nuances, qui sont contingentes, et tel est ivre, quand il crie : « Évohé ! » Ainsi, le problème de la liberté — et toutes ses conséquences morales — n'a-t-il aucun contact avec la liberté physique, économique, sociale, politique, dans un monde où l'esclavage et les conditions du travail font peser leurs normes? D'où sort ce cri : *abstine et sustine*? Et l'ouverture sur le monde n'a-t-elle rien à voir avec les voyages et les découvertes des terres et des mers, des étoiles et du ciel, grâce aux techniques? En quoi cette pensée est-elle « antique »? Est-ce seulement par suite du découpage des siècles par les historiens? Et ce qui est « romain » se distingue-t-il de ce qui est « hellénique » ou « alexandrin » par une seule appartenance géographique? Sur le plan très élevé de l'essentiel, peut-être atteint-on à une permanence, à une stabilité, à une unité, mais l'accidentel est-il à dédaigner comme mode d'explication?

Tout cela pour la méthode — ou contre elle. Venons à certains points plus précis : on laissera de côté ici les pages, souvent très belles, très profondes et longuement méditées, cela se sent, que notre auteur a consacrées aux penseurs grecs, à Socrate, à Platon, à Aristote et aux anciens stoïciens. Belles synthèses, qui appellent un sérieux éloge, qui convainquent, qui emportent : à l'égard de Platon, on sent souvent chez M. Chevalier, ou je me trompe, une adhésion d'âme, mais, lati-

niste, et inégal à la tâche de critiquer un maître philosophe, je trouve la part faite à nos Latins ou à leurs inspirateurs un peu restreinte, un peu maigre et peut-être injuste[1]. Voici Panétius : M. Chevalier reprend la thèse connue selon laquelle Panétius n'admet pas l'immortalité des âmes ; cette assertion se fonde sans doute sur le fr. d'Asclépios — M. Chevalier ne donne pas ici sa source (Asclépios, *in Met. Arist.* 991 b 3) —, dont on ne retient que la première phrase, la plus connue ; mais la phrase qui suit permet de constater qu'il s'agit d'une erreur d'interprétation de Panétius sur un passage du *Phédon* et non pas d'une idée qu'il prend à son compte ; se fier aveuglément à Cicéron pour rendre une vue exacte de la doctrine panétienne, alors que Cicéron a composé son traité philosophique dans les conditions de hâte et de fièvre que l'on sait, c'est également imprudence ; de même, opposer Chrysippe et Panétius, cela va de soi, mais ne valait-il pas la peine de signaler que Chrysippe avait commencé l'exposé de sa doctrine par la logique — c'est symptomatique — tandis que Panétius commence par la physique — et cela, c'est une date ; je ne trouve pas mis en valeur dans les pages que M. Chevalier consacre au Rhodien le mot d'éclectisme, et pourtant cet éclectisme est l'un des caractères de sa pensée, et c'est cet éclectisme qui est Romain, cette facilité à adapter et à s'adapter qui a fait la force de Rome ; Panétius a introduit ainsi dans la physique stoïcienne certains éléments de la physique platonicienne, le cosmos devenant pour lui un état stable d'équilibre entre des forces compensées et échappant dès lors à l'*ekpyrôsis* ; il rejette de même l'interdépendance des parties de l'univers et condamne par contre-coup l'astrologie et le fatum stoïciens — ce qui a exercé une influence considérable dans le domaine de la pensée romaine ; il s'apparente ainsi à ce mouvement de scepticisme qui côtoie si curieusement le mouvement mystique aux II^e^ et I^er^ siècles avant J.-C. Il y aurait beaucoup à dire également des contradictions de Panétius qui incline vers le dualisme en voyant dans l'âme un complexe d'éléments hétérogènes et se rattache finalement à un système moniste en soutenant que le *logos* et l'*alogos psychê* ne se différencient qu'en degré, non en nature. Quant à sa morale, elle adapte aussi : il ne s'agit pas de vivre « conformément à la nature », mais à « sa » nature (Clément d'Alex., *Stromates*, II, 21), donc au complexe des contextes donnés, de manière à s'accorder aux exigences du *kathêkon*, de ce qui convient. L'importance du *decorum* dans la pensée latine est considérable ; il eût été utile de réunir en faisceau ce que chaque chercheur, étudiant isolément cette idée dans son propre domaine, a pu glaner, pour en faire apparaître le rôle immense, définir, mieux que

1. Dans la bibliographie relative aux périodiques, la *Revue des études latines* est omise !

par les notions d'équilibre ou de *ratio*, cette pensée latine en mouvement et montrer comment certaines morales latines peuvent se présenter comme une esthétique de la vie. Du pythagorisme chez les Latins, je ne dirai rien, sauf pour m'étonner toutefois de la phrase suivante : « A l'époque de Pompée, les pythagoriciens de Rome, sous la conduite de Nigidius Figulus, se firent construire sous terre un sanctuaire, la basilique pythagoricienne de la Porte Majeure », p. 74. Il me semble qu'on date cette chapelle de l'époque de Claude ! Cf. J. Carcopino, *Basilique...*, p. 17 et suiv. Sur Cicéron, souvent cité *passim* en référence, les quinze lignes de la p. 505 n'apprendront rien, ni sur la pensée virgilienne les sept lignes en petits caractères, p. 721. Lucrèce reçoit plus large tribut, p. 506-513, mais on aurait pu concevoir une autre manière de saisir le poète dans sa pensée et sa passion, en l'inscrivant dans cette crise religieuse qui va des Scipions à Auguste et sur laquelle les chercheurs devraient bien pencher leur attention, où résonnent les railleries de Lucilius, de Caton, de Varron, de Sulla, de Cicéron et du pontife Scaevola lui-même, en face des croyances aux prodiges[1] et aux infiltrations des cultes orientaux : on « survole » trop Lucrèce et l'on adopte trop aisément certaines thèses anciennes : dans ce livre, dont les intentions sont nettement établies dès l'introduction, comment a-t-on pu passer sans rien dire sur les vers 1194 et suiv. du livre V et ne pas repenser le problème qu'il pose à propos de la piété? On a donné une étiquette à Lucrèce autrefois, mais on n'est pas tenu aujourd'hui de ne pas la modifier, et l'esprit critique a des droits, dont il doit user. Comment rester muet, d'autre part, sur tous ces vers où se définit une sociologie, où se précisent des vues sur l'homme et les hommes, où s'amalgament des traditions et des innovations, et qui appellent la réflexion? La critique n'est féconde qu'à la condition de reposer sur une lecture attentive des ensembles, et non sur des fragments d'œuvres auxquels on risque de prêter des sens qu'ils n'ont pas.

C'est sous la rubrique : « les derniers efforts de la sagesse païenne » qu'apparaît Sénèque (p. 539-543). On lui consacre des pages rapides ; dans l'appendice, on évoque l'ouvrage de Folco Martinazzoli, mais ce qu'on en dit ne rappelle pas ce que j'y trouve : deux chapitres du travail de notre collègue italien devaient pourtant amener à réfléchir, qu'on adopte ses idées ou qu'on les combatte : formation spirituelle et formation rhétorico-stylistique dans les œuvres morales de Sénèque ; mysticisme et antimysticisme de Sénèque, chapitres pleins de sève —

1. Rien sur cette question dans l'ouvrage de M. Chevalier, ni sur Varron, ni sur la religion des poètes, ni sur l'attitude du sénat ou des empereurs à l'égard des philosophes, ni sur la « réaction païenne » qu'a étudiée si diligemment mon regretté maître, P. de Labriolle, etc.

et de références à des textes riches, et de belle lumière. E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, Berlin, 1918, p. 306 sq., avait déjà défini bien des traits de la pensée annéenne à travers son style, et c'est ainsi qu'en remontant à la formation grammaticale et rhétorique de Sénèque, en s'acheminant à travers les méandres de sa formation morale, on aurait pu montrer comment se combattent en lui mysticisme et positivisme, une fois de plus, comme à travers toute la Latinité, puisque aussi bien, à Rome, à côté d'une tendance réaliste indiscutable, on constate une vocation mystique non moins sûre et profonde et puissante.

Qu'on ne voie pas dans ces objections ou ces regrets des critiques fondamentales ! Ce sont des prises de vues différentes, des réactions personnelles, des appels à un éclairage d'une autre lumière. Je regrette surtout qu'on repasse trop par des chemins battus et que l'on se confine trop mollement dans un conformisme académique et universitaire qui ne donne pas aux écrivains latins leur vrai visage : on a fait jusqu'ici de bon travail de détail ; les synthèses nouvelles qui doivent en résulter manquent encore.

Trop rapide également ce qu'on nous dit ici de la pensée juridique ! M. Chevalier l'a bien senti, mais le peu qu'il en écrit n'est pas à l'abri de la discussion : le droit n'est pas « une création propre et spécifique de Rome », p. 501 ; il y a d'autres droits que le droit romain, et le droit romain a bénéficié d'apports étrangers et d'emprunts ; la notion de *naturalis ratio* a varié ; il n'est pas possible de mélanger les principes du droit naturel avec ceux du vieux droit coutumier, antérieur à la constitution et à l'organisation du *ius ciuile* ; prudents et rhéteurs ont fait du droit une création « continue et continuée » ; quand on s'élève trop haut dans la « noosphère », on perd de vue la terre, où vivent les hommes, et la liaison entre les droits et le droit, par suite avec la psychologie et la sociologie, la politique et l'économie, la morale et la religion, est trop forte pour qu'en parlant de la « pensée antique », on écarte les problèmes posés. Tâche considérable sans doute que d'embrasser un tel monde? Alors, qu'on ajuste le titre à l'ouvrage qu'il dénomme.

Et enfin, cette « pensée », comment pense-t-elle? Sans doute pourrait-on répondre en citant le mot de Lachelier, d'après qui le monde « est une pensée qui ne se pense pas, suspendue à une pensée qui se pense », mais cela n'apporte pas une solution. Dans quel univers verbal — et le mot est un geste — se meut-elle? quelles sont les tonalités majeures, les accidents, les résolutions des vibrations entendues? Quels sont les mouvements? Que révèlent ces images — ou cette absence d'images? Et pourquoi? D'où vient cette rupture patente, à maintes reprises, entre un philosophe et son milieu, qui le rend étrange? Et pourquoi, en revanche, ces persistances et ces permanences qui se cons-

tatent jusque dans les inscriptions funéraires et les idées sur la mort, permanences qui sont opposition et refus délibéré ou formalisme vide?

— Le livre de M. Chevalier, avons-nous dit, est bien écrit et l'impression est soignée : on excusera le malheureux « machinéisme » de saint Augustin, où l'on devine le « manichéisme » ; les grammairiens n'accepteront pas la confusion entre le gérondif et l'adjectif en *-ndus*, p. 503, n. 1 ; les historiens rappelleront que l'amende imposée aux Athéniens dans l'affaire d'Oropos ne fut pas infligée « par le sénat romain », mais par Sicyone, choisie comme arbitre, p. 496, et l'on corrigera souvent la graphie des noms propres, par ex., p. 130, n. 1, ligne 12, et p. 141, Prot*o*goras ; p. 175, Eut*y*phron, devenu même, p. 207, Eup*y*phron ; p. 206, n. 1, Pratonis (= *Platonis*) ; p. 263, A*é*ropagite ; p. 412, Antis*thème* ; p. 413, *d'Alexinus* Elée ; p. 419, B*é*nodote ; p. 460, Appelles ; p. 495, Arc*élisas* ; p. 495, *Ant*olycus, etc., etc.

Jean Cousin.

Leonardo Ferrero, *Storia del pitagorismo nel mondo romano (dalle origini alla fine della repubblica)* : Università di Torino, Facoltà di lettere e filosofia, Fondazione Parini-Chirio, 1955, 451 pages.

Le sujet traité par M. Ferrero est de ceux qui apparaissent de prime abord comme particulièrement tentants, mais aussi comme spécialement dangereux. Grâce à de nombreux travaux, comme ceux de MM. Cumont, Armand Delatte, Méautis, Rostagni, grâce surtout à *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure* de M. Carcopino, notre attention a été attirée par la singulière fortune posthume du Sage de Crotone dans le monde romain ; l'*Apollon* de M. Jean Gagé, qui vient de paraître, fait, lui aussi, une très grande place au mouvement d'idées qu'il a déterminé aux III^e^ et II^e^ siècles avant notre ère. Mais ce sujet actuel et passionnant est un sujet périlleux ; les faits sont difficiles à ressaisir, le terrain mouvant. Aussi faut-il louer sans réserves le courage avec lequel M. Ferrero s'est lancé dans une entreprise devant laquelle on pouvait légitimement reculer.

Il faut le louer d'autant plus qu'il a conçu son sujet d'une manière très ample, ne séparant pas l'histoire philosophique et religieuse de l'histoire politique et sociale, qu'il a mis en œuvre une vaste documentation, où l'on peut relever encore des insuffisances et des omissions, mais qui n'en inspire pas moins le respect. Sa présentation est vivante, riche en formules heureuses, et je ne lui reprocherai qu'un excès de facilité qui l'entraîne parfois à des longueurs.

Le premier chapitre groupe ce qui concerne les origines du pythagorisme (jusqu'à Archytas) et ce qui a trait à sa diffusion dans la civilisation alexandrine. Ainsi est déblayé le terrain pour qu'on puisse en venir spécialement à sa fortune en Italie et à Rome, fortune qui appa-

raît liée en grande partie à l'influence de Tarente. Pour reconstruire la doctrine primitive, M. Ferrero s'est appuyé surtout sur la synthèse de M. R. Mondolfo dans sa traduction italienne de l'histoire de Zeller. Elle marque, comme on sait, une réaction conservatrice contre l'hypercritique d'Erich Frank, qui réduisait la portée de tout ce qu'on nous a transmis sur le pythagorisme avant Platon et ses disciples (à côté de Frank, p. 19-20, il eût convenu de nommer M. Isidore Lévy et le P. Festugière dans son article de la *Revue des Études grecques* sur les mémoires d'Alexandre Polyhistor). Pour l'astronomie pythagoricienne (p. 70-71), il eût également convenu de faire état des travaux récents d'un spécialiste de l'histoire des sciences, M. Van der Waerden, qui, familier à la fois avec les sciences et avec la documentation orientale, a renouvelé notre connaissance du problème et montré que la tradition antique était digne de foi en admettant l'influence de l'astronomie babylonienne sur l'ancien pythagorisme. On reprochera, enfin, à ce premier chapitre de faire trop souvent mention de l'orphisme sans se préoccuper assez de l'état de la question, notamment après le livre de M. Linforth (ce n'est pas à dire que je partage le scepticisme de ce dernier auteur, mais on ne peut négliger son apport).

Il serait aisé de multiplier les observations sur des points de détail. Ainsi, pour l'interprétation de Jamblique, *V. P.*, 151 (cf. mon récent article sur la télestique néoplatonicienne dans la *Revue de l'histoire des religions*, 1955), j'hésiterais à remonter à l'ancien pythagorisme ; j'hésiterais aussi à lui attribuer l'identification précise de chacune des Muses avec une sphère planétaire (cf. *Les Muses et l'harmonie des sphères*, dans les *Mélanges Félix Grat*) ; sur le cercle pythagoricien de Phlionte, je crois qu'on peut se fier à la description d'Aristoxène, mais la chose a été contestée par M. I. Lévy (cf. ma mise au point dans la *Revue des Études grecques*, 1939) ; je ne dirais pas volontiers (p. 74) qu'Apollon « était identifié avec la puissance bénéfique du feu ». Mais je préfère marquer mon accord avec l'ensemble de l'exposé, notamment sur la signification aristocratique du pythagorisme ancien.

En ce qui concerne Alexandrie et le monde hellénistique, il me paraît difficile, sinon impossible, de démontrer l'existence de communautés pythagoriciennes, de ces *nuclei* auxquels il est fait allusion p. 88. Ce qu'on aperçoit de plus net est peut-être l'influence exercée sur les Esséniens et, sur ce point, M. Ferrero a suivi avec raison les conclusions de M. I. Lévy. Mais on n'est pas peu surpris de lire, p. 84, que sur les Esséniens ou « taciturnes » nous ne sommes pas informés directement. Comment n'est-il pas fait état des écrits de la mer Morte, qui nous ont mis en présence de la littérature essénienne? On ne peut guère douter aujourd'hui de la thèse soutenue par M. Dupont-Sommer. Nous pou-

vons maintenant mesurer sur les originaux l'influence néopythagoricienne, notamment de ce dualisme qui apparaît dans un texte capital de Philon, sur lequel j'ai attiré l'attention dès 1935 (*Revue de Philologie*, dans un article que M. Ferrero a bien voulu utiliser d'autre part). P. 90, il est rappelé avec raison qu'à l'époque hellénistique la figure de Zoroastre fut retouchée avec des traits pythagoriciens : il faudrait renvoyer sur ce point au livre de Bidez et Cumont sur *Les Mages hellénisés*. Puisqu'il est fait mention de la méthode allégorique chez Philon d'Alexandrie, on pourrait préciser, p. 85, qu'elle se fondait, en effet, sur un principe pythagoricien relatif au langage, comme je l'ai établi dans la *Revue des Études anciennes*, 1943, p. 291 et suiv., en rendant compte du livre de Franz Cumont sur *Le symbolisme funéraire des Romains*. Pour les traités néopythagoriciens sur la royauté (p. 104), je n'ai pas été entièrement convaincu par la savante étude de M. Louis Delatte qu'il faille en reporter la composition à l'époque impériale, car j'estime que les rapports indéniables avec Philon, et notamment sa *Vie de Moïse*, ne peuvent s'expliquer correctement que par leur antériorité par rapport à ce dernier auteur.

Avec le second chapitre, nous allons de la Tarente d'Archytas à la Rome d'Appius Claudius. Il est singulier que, sur la première, si peu d'usage soit fait de la thèse de M. Wuilleumier, en particulier pour l'étude de l'œuvre et de la politique du célèbre philosophe. Selon M. Ferrero, « le centre de gravité de la pensée scientifique d'Archytas représenté par le problème de la proportion et de l'harmonie est celui-là même sur lequel pèse aussi sa méditation éthico-politique » (p. 112), et la démocratie qu'il inaugure est, en réalité, un gouvernement d'aristocrates éclairés (p. 115); elle ne rompt donc pas brutalement avec l'ancien pythagorisme. C'est à l'influence tarentine s'exerçant sur Rome qu'il faut faire remonter en dernier ressort la fameuse légende qui fera de Numa l'élève de Pythagore. Dans l'étude qu'il en donne p. 142 et suivantes, après des pages plus ingénieuses peut-être que vraiment convaincantes sur les Douze Tables (p. 129 et suiv.), M. Ferrero remarque qu'il faut la replacer dans le vaste mouvement « de la rédaction de lois et de législations italiques sous l'enseigne commune du pythagorisme » (p. 112), c'est-à-dire des œuvres prétendues des Zaleukos et des Charondas, bref au IV^e^ siècle. Il ne suffirait donc pas de penser avec Soltau à un écrivain comme Naevius ou Ennius ; nous croyons, en effet, qu'il faut remonter sensiblement plus haut, jusqu'à Aristoxène, par exemple, comme le dit Pais, ou plutôt jusqu'à son époque. Sur la prétention des Aemilii à se rattacher à un fils de Pythagore, on pourra confronter ce que disent MM. Jean Gagé et Ferrero. L'analyse de la personnalité d'Appius Claudius tend à justifier l'induction cicéronienne

qui trouvait à ses sentences un accent pythagoricien ; son attitude politique, dont la complexité embarrasse l'historien, s'éclaire si on la compare à celle des pythagoriciens de Crotone (p. 154) ou à la doctrine d'Archytas. Ici et là, mêmes concessions de fait à la démocratie, mais pour mieux consolider la tradition aristocratique (p. 158). Sur la transformation du culte d'Hercule, on regrette que M. Ferrero n'ait pas connu l'étude de M. Carcopino, faite à propos de la thèse de M. Bayet, dans le *Journal des Savants* (elle n'est que citée dans la *Nota ultima* de la p. 392).

Le premier chapitre de la deuxième partie examine les Jeux Séculaires ou Tarentins de 249 ou 236. On s'étonnera à nouveau que M. Wuilleumier ne soit pas utilisé et on comparera encore à l'*Apollon* de M. Gagé. Le choix du sujet de l'*Odyssée* par Livius Andronicus est rattaché à ses origines tarentines ; on confrontera avec l'hypothèse de M. Pierre Grimal sur son caractère italien et national. A mon avis, Friedrich Leo avait suggéré l'essentiel de ce qu'on peut retenir. La figure de Scipion l'Africain est étudiée d'une façon particulièrement intéressante, bien dégagée de l'exégèse trop positiviste de Polybe et de Tite-Live ; sa signification historique est ainsi définie en conclusion : « heurtant une partie de l'aristocratie, appuyée sur la faveur populaire et faisant de celle-ci un moyen pour construire non pas tant un pouvoir personnel qu'un piédestal solide pour le contrôle de l'artistocratie » (p. 194). Il reste plus délicat, avec les informations dont nous disposons, de préciser dans ce « mysticisme scipionique » la part du pythagorisme. Elle se laisse, assurément, mieux déceler dans la glorification qu'en fera Ennius, et l'analyse consacrée à celui-ci (p. 198 et suiv.) a dans son *Épicharme* (p. 207), dans le prélude des *Annales*, dans son *Évhémère*, dans son *Scipion* une base solide. M. Ferrero multiplie les aperçus ingénieux ; tous n'emportent pas la conviction également, par exemple quand il rapproche de la journée du pythagoricien le genre de vie d'Ennius (p. 204). Pour l'apothéose de Romulus, à ce que j'ai pu dire dans les travaux cités par M. Ferrero, je voudrais que soit joint mon commentaire du monument si curieux qu'est ce disque de Brindisi que je crois consacré à l'apothéose de Sémélé (*Revue des Études anciennes*, 1942).

La rencontre de Caton et du pythagoricien Néanthe, admise par Pais et M. Carcopino, contestée par Fraccaro et M. F. Della Corte, est envisagée d'une manière judicieuse ; Caton a pu être séduit par la sévérité de la morale pythagoricienne, mais non par la science ou l'ésotérisme de la secte (p. 217). Ce qui est dit de l'affaire des *Bacchanales* gagnerait à ce qu'il ne soit pas trop fait mention à ce propos de l'orphisme. Nous ignorons entièrement si ce mouvement dionysiaque s'ap-

puyait sur la littérature attribuée au fabuleux enchanteur. Le développement de ce culte orgiaque paraît s'être fait surtout dans les classes populaires. Je ne voudrais pourtant pas affirmer avec M. Ferrero que, d'une façon générale, les cultes à mystères « sont l'effet de l'instinct religieux des couches les plus humbles » (p. 221). Je sais bien qu'il est de règle aujourd'hui de mettre en rapport les faits religieux et la psychologie des classes sociales et je ne méconnais pas ce que cette méthode peut apporter de vérités. Mais il faut se méfier des lois que la sociologie veut donner toutes faites à l'histoire. En l'espèce, les cultes à mystères recrutent leur clientèle chez tous ceux que l'inquiétude religieuse détache des cadres de la cité ; mais il n'est pas démontré que cet isolement de l'individu ne se rencontre pas autant dans l'aristocratie que dans le peuple. La magnifique Villa Item de Pompéi, où les mystères étaient glorifiés, sinon pratiqués, ne semble pas avoir abrité des prolétaires !

La fameuse découverte des livres de Numa marque, en 181, un des moments les mieux éclairés du pythagorisme romain, notamment grâce à l'étude de M. Delatte. Pour Scipion Émilien, M. Ferrero se trouvait devant la tâche délicate d'avoir à interpréter notre témoignage essentiel, le *De republica* de Cicéron. Celui-ci nous renseigne d'abord sur son auteur, mais, d'une manière beaucoup moins évidente, sur le héros mis en scène par lui. Scipion est l'élève de Panétius, dont M. Ferrero souligne la mentalité « rigoureusement laïque ». Dans quelle mesure le mysticisme pythagoricien du *Songe* final peut-il s'harmoniser avec son caractère réel? Il était difficile d'arriver ici à des conclusions certaines. Notre auteur estime (p. 244) qu'au total « du pythagorisme ne se répudient ni la mystique ni l'eschatologie ; bien au contraire, quelques éléments, dans le cours des cinq premiers livres, semblent leur faire écho : ce qui est répudié, c'est plutôt l'intérêt pour la science de la nature marqué par la tradition pythagoricienne ». P. 260, à propos de *De republica*, I, 34, 51, où sont opposés les *optimates* qui le sont véritablement, c'est-à-dire qui le sont *doctrina, artibus, studiis*, et ceux qu'on reconnaît pour des *opulentos homines et copiosos, tum genere nobili natos*, je ne conçois pas comment cette distinction serait celle de l'aristocratie de vieille souche et celle de la *nobilitas* d'extraction récente ou de la classe « capitaliste » des chevaliers. Ici encore, je trouve que l'influence des idéologies à la mode conduit à une interprétation quelque peu et même très arbitraire des textes anciens.

Avec le troisième et dernier chapitre du livre, c'est le 1er siècle avant notre ère qui est étudié, de Posidonius aux Sextii, en passant par Alexandre Polyhistor, Nigidius Figulus, Salluste, Varron et Cicéron. Le pythagorisme y retrouvera sa forme primitive de société plus ou

moins secrète, organisée autour de Nigidius. Pour Posidonius, il est fait écho au travail de revision critique, qui s'efforce de mettre au point l'importance réelle de ce philosophe. « Il est plutôt le résultat que le facteur déterminant de certaines directions de la culture » (p. 270). Pour ma part, je crois, en particulier, que, s'il participe à la reviviscence du platonisme, il ne l'a pas créée, et que le rôle historique d'un Antiochus d'Ascalon est au moins aussi important que le sien. Pour Cicéron, je crois que M. Luck a eu raison de le relever récemment dans une dissertation consacrée à ce penseur méconnu. Mais l'attrait de Platon pour Cicéron s'explique surtout par Cicéron lui-même. Alexandre Polyhistor marque l'intérêt érudit pour le pythagorisme ancien et c'est avec Nigidius que celui-ci est remis en contact avec une vie religieuse véritable. Il retrouve son caractère aristocratique. Mais l'influence de la divination, des disciplines étrusques, de l'astrologie lui imprime un cachet très original. Appius Claudius Pulcher, Vatinius nous fournissent d'autres exemples de personnages notables attirés par les pratiques pythagoriciennes ou passant pour telles. Le second, selon Cicéron, pratique la nécromancie. Faut-il opposer avec M. Ferrero deux nécromancies, l'une orthodoxe et recommandable, celle de Nigidius, l'autre qui ne l'est point, celle de Vatinius? Il me paraît plus probable que Cicéron, dans l'*In Vatinium*, caricature à sa manière la seconde : voir plus haut, dans cette *Revue*, ce que deviennent dans l'*In Pisonem* les fêtes épicuriennes !

M. Ferrero admet avec MM. Rostagni et Bignone que le Salluste des *Empedoclea* serait l'historien, et il croit également que celui-ci a bien passé par la secte nigidienne. C'est donc au pythagorisme qu'il référerait dans les *Lettres à César* (jugées authentiques) certaines « traces évidentes d'une foi conservée dans les institutions antiques ». Mais on discutera p. 317 pour savoir si les « motifs spécifiquement pythagoriciens » signalés par lui le sont véritablement : les doctrines politiques de la secte n'ont pas toujours cette originalité définie (surtout si on n'oublie ni Platon ni Aristote) qui permet de conclure à l'emprunt. Varron apparaît aux yeux de M. Ferrero surtout comme un savant, par exemple dans ses travaux sur la théologie. Mais, en fait, il entendait contribuer à la restauration de la religion des ancêtres et son inclination pour le pythagorisme vient sans doute de ce que cette philosophie avait de favorable à une attitude de conservation ou du moins de conciliation. Je n'insisterai pas sur Cicéron, puisque M. Ferrero s'est très largement rallié aux conclusions de mes *Études sur le Songe de Scipion*. Au seuil de l'âge d'Auguste se placent les Sextii, ou du moins les débuts de l'école avec Quintus Sextius, que saint Jérôme qualifiera de pythagoricien. En fait, son refus d'accepter le laticlave que lui offrit César

marque l'attitude d'un philosophe chez qui on ne retrouve plus « l'élément fondamental et permanent de la profession de foi pythagoricienne, celui de la participation de l'homme savant (*del dotto*) à la direction de l'État » (p. 377). L'exposé s'achève sur Lucrèce, qui fait écho dans son symbolisme des mythes infernaux, selon Franz Cumont, au pythagorisme (il y aurait peut-être eu à insister sur sa polémique contre la métempsychose), sur Varron de l'Atax, qui évoque l'harmonie des sphères, et sur Juba, roi de Maurétanie. Je relèverai en passant que ce dernier se procurait à prix d'or des écrits pythagoriciens et qu'on fabriqua des faux à son intention. Je me demande s'il n'y aurait pas lieu de tenir compte de ce fait pour les traités sur la royauté étudiés par M. Louis Delatte, qui, comme je l'ai relevé plus haut, sont presque certainement antérieurs à Philon d'Alexandrie.

La vie du pythagorisme apparaît dans l'ouvrage de M. Ferrero comme liée étroitement « à la politique culturelle de la classe sénatoriale » (p. 390). Il était donc naturel que le livre s'achevât avec la fin de la république, malgré ce qu'on trouvera chez Ovide et surtout chez Virgile. Plus que sur l'eschatologie, plus que sur l'arithmologie ou les spéculations cosmologiques, l'accent a été mis, en effet, au cours de cette histoire, sur les considérations sociales et politiques. Malgré les réserves que j'ai présentées sur certains points, il importe de reconnaître en conclusion que nous avons désormais sur le pythagorisme romain une vue d'ensemble du plus haut intérêt et qui fournira une bonne base de départ pour les discussions et les recherches ultérieures.

Pierre BOYANCÉ.

Alberto GRILLI, *Il Problema della vita contemplativa nel mondo greco-romano* : Milano-Roma, Bocca, 1953, 1 volume, 364 pages (*Pubblicazioni dell' Università di Milano, Facoltà di Lettere e Filosofia*, Serie I : Filologia e Letterature classiche, 3), 2.000 lires.

Ce livre est un nouveau témoignage de l'influence presque obsédante que l'œuvre monumentale de Bignone exerce sur les jeunes philologues italiens : on retrouve ici qualités et défauts, fécondité et limites, tous les traits qui ont caractérisé l'effort de reconstruction des œuvres perdues d'Aristote. Prédominance de l'analyse sur la synthèse : le livre foisonne en menues discussions de détail qui le rendent assez difficile à suivre. Intérêt tout particulier pour l'Épicurisme — que le trésor, toujours imparfaitement exploité, des papyri d'Herculanum recommande comme naturellement à l'attention des érudits italiens (de fait, on trouvera ici, traduits et commentés, d'intéressants fragments de Philodème et Démétrius Lacon). Attirance parfois immodérée pour les « œuvres

perdues » qu'on s'attache à restituer avec une ingéniosité d'équilibriste, insoucieux du danger : ici, nous disserterons longuement sur le *De tranquillitate animi*, perdu, de Démocrite, aperçu en palimpseste sous celui de Panaetius, bien entendu également perdu, mais qu'on reconstruit grâce à la convergence des traités homonymes de Sénèque et de Plutarque, non sans un apport latéral venu plus directement de Cicéron. Un goût également prononcé pour les filiations, contacts ou influences (le *Noli foras exire, in te ipsum redi* de saint Augustin ne peut venir que d'un auteur stoïcien lui-même inspiré de Démocrite, une dérivation du même courant se retrouvant chez Épicure). D'où un certain glissement de l'histoire des idées à celle de l'expression littéraire, de ses thèmes, formules ou images qu'on suit, passant de main en main. Dans cette perspective, toute pensée se décompose en un faisceau d'apports divers : dans l'*Axiochos* par exemple, « nous voyons confluer des éléments académico-péripatéticiens, néo-pythagoriciens, stoïciens (Poseidonius?), diatribiques, épicuriens... ».

Je dis tout cela pour aider le lecteur à situer ce nouveau livre — non pour le critiquer, car, à l'intérieur de ses limites, il s'agit d'un travail plein d'intérêt, utile, et méritant de retenir l'attention. Il est plus original que ne le laisse supposer le titre, qui éveille le souvenir des grands livres de W. Jäger et du P. Festugière. Il est, en fait, très différent : l'auteur définit la « vie contemplative » par opposition, en tant que refus, mépris ou évasion de la vie active. Il ne s'intéresse pas au contenu positif de la contemplation, à ce qu'il appelle la mystique — ce qui lui permet d'exclure Platon et Plotin ; Aristote lui-même n'apparaît qu'en tant que source. Il peut paraître paradoxal d'étudier ainsi le βίος θεωρητικός en faisant abstraction de la θεωρία, mais il est bien vrai que dans la culture hellénistique et romaine l'enseignement et plus encore la vie philosophiques ont comporté un programme de vie d'un « quiétisme recueilli » (p. 86), programme défini dans l'Épicurisme en quatre points (p. 48) : ne pas se soucier de la gloire, ne pas se mêler à la vie politique, se dégager des liens sociaux, même familiaux, enfin l'*otium* (d'où — ce thème est ici joliment analysé — le goût pour la vie à la campagne, pour les sites propices à la solitude et au recueillement, grottes, bosquets : on rejoint les conclusions de la thèse de P. Grimal sur les *Jardins romains*) : programme de vie bien fait pour séduire les âmes ébranlées par les difficultés de la vie, les épreuves de la politique, le bouleversement des valeurs.

L'Épicurisme reçoit naturellement ici un traitement de faveur, mais l'auteur n'a pas de peine à retrouver un courant parallèle chez les Stoïciens : le Sage seul est qualifié pour se mêler d'activités publiques, mais qui oserait se dire Sage? Dès Panaetius apparaît la distinction entre

perfecti et *proficientes* et la morale quiétiste qui convient seule à la grande masse de ces derniers. Nos lecteurs apprécieront ce qui est dit de l'*otium* et du *negotium* : on nous montre Cicéron et après lui la société romaine du Ier siècle déchirés entre les deux βίοι ; l'auteur met particulièrement en lumière la valeur originale de l'œuvre de Sénèque dont la pensée reflète le devenir d'une expérience vécue.

Je n'aurai de sévérité que pour le dernier chapitre : « Reflets de la vie contemplative dans le monde chrétien » ; visiblement étranger aux littératures chrétiennes (il attribue intrépidement l'*Apologie à Diognète* à Justin Martyr), M. Grilli feuillette cet énorme dossier sans mesurer l'ampleur des problèmes qu'il pose : celui de la gravité des infiltrations stoïciennes dans le monachisme, qui implique celui des rapports entre ascèse et mystique. Mais, chemin faisant, la méthode des parallèles textuels lui permet au moins une fois de mettre le doigt sur un fait intéressant : la dépendance d'un chapitre de Nil le Sinaïte vis-à-vis de Philon d'Alexandrie (p. 318-320), ce qui par ricochet pose le problème d'un rapport possible entre Philon et Sénèque.

H.-I. Marrou.

Manfred Hauser, *Der römische Begriff « Cura »* : Basler Dissertation, Winterthur, Keller, 1954, 93 pages.

Inventoriant, dans un travail magistral[1], les acquisitions et les perspectives de la philologie latine, H. Fuchs, l'éminent professeur de Bâle, avait signalé l'importance de la *cura* comme expression typique de la physionomie romaine. Un de ses élèves, M. Hauser, s'est attelé à la tâche. Il en apporte les résultats sous la forme d'une dissertation bienvenue, élaborée à excellente école, au sujet bien délimité, au sujet encore plus fécond qu'il ne semblait au premier abord. Au fur et à mesure des recherches ayant pour but immédiat *cura* = crainte-angoisse chez Lucrèce et chez Horace, se sont imposées d'autres notions, essentielles, de soin, de sollicitude, de devoir. Aussi, d'un point de départ éloigné, l'étude du vocabulaire littéraire aboutissait inéluctablement à celle du vocabulaire politique. Cette étude s'insère à la suite des monographies consacrées à la terminologie (*auctoritas*, *fides*, *dignitas*, etc.), d'où les modernes tentent de reconstituer la psychologie antique en des moments critiques de l'histoire. Comparativement, la *cura* présente des avantages, et c'est un grand mérite que de les avoir reconnus. L'étude de la politique romaine, à partir de la terminologie elle-même politique, ou présumée telle, déçoit : en effet, les notions se ré-

1. *Rückschau und Ausblick im Arbeitsbereich der lateinischen Philologie*, Museum Helveticum, IV, 1947, p. 147-198. *Cura* : p. 163 et suiv.

vèlent trop souvent inconsistantes, les mots ayant un emploi plutôt qu'un sens. Au contraire et paradoxalement, une notion non politique d'aspect sert précisément à caractériser la politique romaine. *Cura* est de celles-là : sa richesse, sa capacité d'absorption, sa délimitation relativement aisée fournissent un terrain favorable à la recherche.

L'étymologie ne donnant pour ainsi dire rien, M. Hauser entreprend aussitôt l'étude sémantique. Il répartit les acceptions de *cura* en trois grands groupes, subdivisés en sous-groupes, localisant les emplois : I : *cura* = soin, sollicitude ; II : *cura* = soin (protection, mission, procédé) ; III : *cura* = souci, principalement envisagé comme état d'âme, d'abord d'une manière générale, puis, dans des cas déterminés : Ovide, l'épopée, Tite-Live, Lucrèce, Horace, pour terminer par la personnification *Cura* et sa survivance allemande *Frau Sorge*.

Il est clair qu'une classification de ce genre, en soi indispensable, crée des distinctions parfois artificielles, ou, au contraire, englobe des dissidences. De plus, la langue maternelle moderne joue un rôle prépondérant. Les réactions du lecteur français — à propos du même mot latin — ne seront pas celles du lecteur allemand, et vice versa, ce qui ne veut pas dire que le français soit plus proche du latin, car, dans plus d'un cas, l'allemand (v. *Sorge*, *Sorgfalt*, *Fürsorge*, *Besorgung*) dispose de moyens plus adaptés à rendre la notion latine à la fois une et multiple. D'autre part, le français *soin(s)* centralise ce que l'allemand divise.

M. Hauser a utilisé le matériel du *Thesaurus L. L.* (IV, 1451-1475, par Gudemann), plus les références manuscrites déposées aux archives qui n'ont pas été retenues pour l'impression. Son enquête repose sur un dossier bien constitué. Il lui restait l'énorme labeur de vérifier la classification du *Thesaurus*, de rendre la vie au vocable en le remettant dans le contexte, de refaire une synthèse où apparaisse le mot dans ses virtualités. Cette investigation rétablit maints reliefs jusqu'ici négligés. Premièrement, la valeur fondamentale de la notion pour une connaissance de la psychologie romaine : le soin constant, l'effort-condition du succès, la préoccupation, la prévoyance, le sentiment de la responsabilité, la fonction publique, conçue non comme une jouissance du pouvoir, mais comme une charge morale ; dans la vie affective : le sentiment de l'angoisse, l'émotion, le doute, l'amour, les tourments, les incertitudes ; antithèse : l'*otium*, l'ataraxie grecque ; le souci lancinant, le remords (personnifié : les Furies. Cf. *ultrices Curae*, Verg., *Aen.*, VI, 274). Le tout émane d'un fonds proprement romain, d'une conception de l'existence foncièrement romaine, accusant les divergences entre le latin et le grec quand la similitude des sujets semble garantir l'équivalence de l'expression.

Grâce au pouvoir évocateur de *cura*, bien défini par l'auteur, telle partie des *Géorgiques* se montre dans toute sa signification. Cette *cura* paysanne, traduite communément par « culture », résultante de soins attentifs et constants, ne donne-t-elle pas la note fondamentale de l'œuvre virgilien dont l'aboutissement sera la *cura* — préoccupation inhérente au personnage d'Énée, chef idéal, réplique d'Auguste[1]?

Si l'aire d'expansion est grande, *cura*, dans ses emplois ou dans ses inaptitudes, obéit aux tendances de la langue latine. En prose, dans les textes philosophiques, le mot a rarement un emploi technique, pour traduire le grec παραχός. Il n'entre que dans des périphrases (p. 79). Mais la poésie didactique lui attribue une certaine technicité. Quoique caractérisant l'attitude gouvernementale par excellence, *cura* ne se rencontre jamais sur les monnaies impériales, mais bien *providentia* (p. 41, n. 162). La primauté du concret[2] est affirmée par la personnification, Horace, *Od.*, III, 1, 40 : *post equitem sedet atra Cura.*

Au cours de son étude, M. Hauser revise l'interprétation de plusieurs passages. Signalons Horace, *Epist.*, I, 3, 25-26 : *quod si / frigida curarum fomenta relinquere posses*[3] : « Si tu pouvais renoncer aux remèdes inutiles (litt. : « aux fomentations refroidies ») de tes soucis » et surtout les vers 21-24 de l'ode II, 16, dont l'authenticité est controversée depuis tantôt un siècle. Aux difficultés déjà relevées et aux fortes présomptions de H. Fuchs[4], M. Hauser en ajoute encore d'autres que décèle une fine analyse de l'expression *ocior cervis et agente nimbos / ocior Euro.* Chez Horace, le souci « accompagne » l'homme et ne le lâche pas. Or, ici, le complément d'*ocior*, la comparaison (elle-même cliché, cf. Verg., *Aen.*, VIII, 223 ; XII, 733 ; Sil. Ital., II, 173) suggère la fuite.

Force est de reconnaître une incohérence dans la pensée et dans l'expression difficilement attribuable à Horace. Aucun éditeur des *Odes* ne pourra désormais éluder la question.

M. Hauser brasse un matériel énorme. Sa classification respecte les caprices du langage. M. Hauser reconnaît (p. 47) que les notions s'interpénètrent et que souvent une distinction est impossible. Preuve du pouvoir de suggestion de *cura* émanant des profondeurs de l'âme romaine.

Par le sujet et par sa présentation, ce travail dépasse de beaucoup

1. Voir, également, H. Altevogt, *Labor improbus, Eine Vergilstudie*, Orbis antiquus, Heft 8, Münster Westf. Aschendorf, 1952, p. 23 et suiv.

2. Cf. J. Marouzeau, *Quelques aspects de la formation du latin littéraire*, p. 115 et suiv.

3. Trad. Villeneuve : « Si tu pouvais laisser des soucis qui mettent sur toi leur froide enveloppe. »

4. *Rückschau und Ausblick...*, p. 164. Il eût fallu également rappeler l'argumentation de H. Fuchs, *ibid.*, p. 165 et n. 40, concernant l'épithète *vitiosa*, dont on ne sait que faire — à notre avis, la principale difficulté de ce texte.

les limites d'une simple dissertation. M. Hauser a été à bonne école, il en a tiré profit. Muni d'un index concis, mais suffisant et pratique, sous un format réduit, l'opuscule apporte une riche contribution à la philologie et à l'histoire. L'auteur libère les textes de maintes grisailles[1].

J. BÉRANGER.

Waldemar DEONNA, *De Télesphore au « Moine bourru ». Dieux, génies et démons encapuchonnés* (Coll. Latomus, vol. XXI) : Berchen-Bruxelles, Latomus, 1955, in-8°, 167 pages, 50 figures.

L'Antiquité nous a laissé un ensemble de représentations de divinités, de génies et de démons, dont le trait dominant était d'être revêtus du *cucullus*, le manteau à capuchon. Depuis la découverte du Genius *cucullatus*, on a voulu retrouver celui-ci dans maintes figurations, sans tenir compte de la diversité des origines du personnage et du vêtement. De sa fréquence dans l'iconographie gallo-romaine, on a conclu à considérer celui-ci comme le vêtement gaulois par excellence, alors qu'il n'est pas particulier à la Gaule. Ce manteau pratique, qui protège contre les intempéries et laisse la liberté des bras, est celui des gens du peuple, esclaves, bergers, paysans, montagnards, muletiers, cochers, chasseurs, pêcheurs, celui aussi des voyageurs. Son aire de dispersion est étendue. Elle couvre la Méditerranée orientale, la Russie méridionale, l'Égypte, l'Afrique Mineure. On le retrouve en Italie, dans la Péninsule Ibérique et en Grande-Bretagne. Les cavaliers galates l'ont utilisé. S'il convient aux peuples du Nord, cela n'implique pas nécessairement une origine septentrionale, il garantit aussi contre les ardeurs du soleil, et il est impossible de le rattacher à un centre unique. Cucule, coule, cagoule, pèlerine à capuchon sont les descendants modernes du *cucullus*. Mais celui-ci n'a pas connu que des usages profanes, c'est encore un manteau de ségrégation, funèbre, emblème du monde chtonien ; il est associé au phallos et, préservant des intempéries, il protège, au sens figuré, contre le mal.

La diversité de ses porteurs est grande, et l'on doit à l'auteur un inventaire critique de tous ces personnages, depuis Télesphore, Mercure, Épona, Néhalenna, Calleach Bheara, Harpocrate, jusqu'aux figures d'enfants, en passant par les types divers assis, grotesques, acteurs, « Cossim cacans », nains, phallos et *cucullus*, *cucullati* funèbres.

De même que par l'unité de la représentation, tous ces personnages forment un ensemble cohérent et, sous leurs diversité, expriment des

1. A la bibliographie répartie au cours des notes, j'ajouterais, p. 79, au commentaire de Hor., *Epist.*, I, 11, R. Waltz, *Quelques remarques sur l' « Épître à Bullatius »*, Rev. Ét. lat., XIII, 1935, p. 311-321.

notions semblables. Portant un vêtement du peuple, ce ne sont pas de bien grandes divinités, mais de petits dieux, des génies, des démons, issus de la mythologie et de l'imagination populaire. Vêtus comme de petites gens, ils s'adressent à eux, petits esprits de l'au-delà, ils ont un caractère prophylactique ; leurs attributs en font les dispensateurs de la fécondité des hommes et de la terre et, comme Sucellus, des entités en rapport avec la mort. De là aussi leur caractère redoutable, et c'est à ce titre principalement qu'ils survivront dans les croyances populaires jusqu'à nos jours, restant en relations avec l'enfance, parfois la protégeant, souvent la terrorisant. L'homme au capuchon, le « Moine bourru » revivent dans le folklore, et le diable leur emprunte parfois leur manteau à capuchon.

Raymond Lantier.

T. Köves, *Les vates des Celtes* : Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae, IV, 1-4, 1955, p. 171-275.

Le travail de M. Köves est compromis dès le début par un parti pris indéfendable, malheureusement fréquent. S'occupant des anciens Celtes, notamment des Gaulois, il néglige, il écarte d'une note, sous prétexte d'une « conception exacte de l'histoire », les enseignements que donne la seule terre celtique dont nous connaissions bien, et directement, l'organisation sociale et l'idéologie. Ainsi libéré des témoignages les plus circonstanciés, où le *drúi* n'est sûrement pas un *rí* (non plus, d'ailleurs, que le druide continental n'est un *rix* !), il peut voir dans ce personnage, pour des raisons à priori de sociologie générale, un ancien « roi-prêtre », unique en chaque société, dont les *uates* multiples et organisés en confréries auraient été les prêtres subordonnés, plus spécialisés, « chantant et dansant ». Transposant cette vue aux faits italiques (p. 261-267), M. Köves pense que les *uates* romains ont d'abord formé, eux aussi, une confrérie et que les *Fauni uatesque* dont parle un fragment d'Ennius reproduisent son association celtique du roi-prêtre et des *uates*. Tout cela est plus que léger. Dans Hor., *Carm.*, IV, 3, 4, la leçon *uatum* du troisième vers est assurément préférable à la correction *uatem* quelquefois adoptée, mais il est clair qu'elle ne fait pas référence à la préhistoire : « Les enfants de Rome, première des villes, veulent bien me donner place parmi les chœurs aimables des poètes... »

G. Dumézil.

E. J. Webb, *The names of the stars*, edited with an Introduction by Ivor Bulver-Thomas : London, 1952, xv + 206 pages.

E. J. Webb, helléniste des plus distingués et fervent ami des astres, est mort en 1945 à l'âge de quatre-vingt-treize ans, laissant un manuscrit pour ainsi dire achevé sur l'histoire des noms portés par les étoiles et les constellations dans l'antiquité gréco-romaine ; le rôle de I. Bulver-Thomas s'est borné à introduire un ordre dans les chapitres et quelques notes explicatives au bas des pages ou, plus rarement, dans le texte.

L'ouvrage, orné d'un planisphère céleste — malheureusement trop petit et rudimentaire pour permettre de suivre tous les détails du développement — se lit avec agrément et intérêt ; E. J. Webb chérissait d'un amour égal les astres et la Grèce ; aussi faut-il voir avec quelle vigueur vengeresse il fustige ces historiens de l'astronomie qui ne savent, selon lui, ni lire les textes ni contempler le ciel, et avec quelle passion il soutient la primauté des Grecs dans la constitution de l'astronomie scientifique ! Deux grandes idées orientent la discussion : d'abord, les noms des étoiles naissent spontanément de l'imagination populaire la plus primitive, tandis que la forme et le découpage des constellations se déterminent, en évoluant, avec les progrès de la civilisation et de la science ; ainsi, contrairement à une opinion répandue, il est impossible que le nom des Pléiades ait été tiré de πλεῖν parce que leur lever du matin annonçait la reprise de la saison de la navigation : Webb le fait venir de Πελειάδες = « Colombes » (les Australiens les appellent « Cacatoès ») ; de même les *Hyades* ne sont pas les étoiles « pluvieuses » (rapport établi postérieurement pas l'astrométéorologie), mais les « Petites truies », ce que confirme le latin *Suculae*. A propos de la Grande Ourse, l'auteur n'a pas mentionné l'appellation latine *Septem triones*, qui aurait cependant apporté de l'eau à son moulin. Obligé de reconnaître, sans trop le dire, qu'une bonne partie des noms d'étoiles et de constellations a été empruntée par les Grecs aux Mésopotamiens, E. J. Webb défend âprement — c'est son second thème majeur — la primauté des Grecs dans l'invention du zodiaque, conçu comme une bande céleste divisée en douze parties égales de 30° ; les recherches de O. Neugebauer confirment sur ce point la thèse pro-hellénique que Webb avait déjà soutenue autrefois contre J. K. Fotheringham. Commentant le vers fameux de Virgile (*Geo.*, I, 218), *Candidus auratis aperit quum cornibus annum | Taurus*, il n'a pas de peine à montrer qu'on ne saurait conclure de ce texte à l'aptitude des Babyloniens vivant deux mille ans plus tôt à déterminer la position du point équinoxial de Printemps dans le signe zodiacal du Taureau [1] ; disons seulement que, si les Romains, sensibles aux manifes-

1. On sait que, par suite de la précession des équinoxes, la position occupée par le soleil

tations de la nature et à la sollicitation de l'étymologie, ont choisi avril (*aprilis*) comme mois du Printemps, qui ouvre (*aperit*) l'année, de préférence à mars, le mois de l'équinoxe, ils y étaient peut-être incités aussi par le souvenir d'une antique tradition orientale, selon laquelle le soleil traversait la constellation du Taureau lorsque le jour l'emportait sur la nuit et que ressuscitait la nature.

Il est regrettable que la valeur réelle de ce livre, joliment écrit, où le bon sens de l'auteur et sa familiarité avec les astres ont semé nombre de remarques judicieuses, soit compromise par des défauts irrémédiables : la bibliographie remonte au temps de la jeunesse de l'auteur, qui s'en prend avec colère à d'anciennes éditions de l'*Encyclopédie britannique* et aux magazines ; les noms de Boll, Cumont, Rehm et W. Gundel apparaissent une fois... dans la préface de Bulver-Thomas ! Les problèmes ne sont jamais traités à fond et les discussions portent souvent à faux, surtout à cause des lacunes énormes dans la documentation. L'auteur ne souffle pas mot des noms des planètes, qu'on ne peut pourtant pas séparer des étoiles fixes dans une histoire de la nomenclature astrale, ni de l'Atlas Farnèse, avec son globe céleste étudié de près par G. Thiele ; et les renseignements comparatifs fournis par l'ethnologie se limitent à quelques tribus d'Australie, de Guinée et de Rhodésie, alors que l'on dispose de documents nombreux et précieux, en particulier sur l'astronomie des Indiens d'Amérique.

Le grand ouvrage sur les noms des astres et la carte du ciel, qui pourrait être un livre magnifique, reste à écrire.

J. Beaujeu.

Ugo Enrico Paoli, *Vita Romana, La vie quotidienne dans la Rome antique*, éd. française revue et augmentée, par Jacques Rébertat, préface de J. Marouzeau : Paris, Desclée de Brouwer, 1955, in-8°, 443 pages, avec 112 pages de similigravures et 40 illustrations dans le texte, br. 1.900 fr., rel. 2.400 fr.

D'abord l'historique de ce beau volume, si alléchant par le nom de son auteur, par son sujet, par sa présentation. M. Paoli a publié un *Lar Familiaris* qui, repris dix ans après sous un nouveau titre — *Vita Romana* — a eu un succès prouvé par de nombreuses éditions et traductions. Entre la seconde et la troisième édition de *Vita Romana*, M. Paoli donna une description historique de Rome : *Urbs*. Le livre actuel, préparé sur l'édition italienne par M. Rébertat et préfacé par M. Marouzeau, est une synthèse des deux ouvrages précédents.

le jour du Printemps change d'année en année ; située actuellement dans la constellation des Poissons, elle se trouvait dans celle du Bélier à l'époque de Virgile, dans celle du Taureau deux mille ans auparavant.

Tous ceux qui aiment l'antiquité, ses textes et ses vestiges archéologiques, seront passionnés par cette lecture. Même quand on a beaucoup pratiqué les ouvrages spécialisés, que de choses encore, qu'on ignorait ou qu'on avait oubliées, ce qui revient au même ! Quelques exemples entre beaucoup d'autres : l'absence de cheminées dans les maisons et appartements ; les chambres où l'on vit sont quasi vides, des pièces spéciales étant réservées aux coffres et aux armoires ; le peu d'importance des cuisines (les réchauds à charbon de bois tiennent peu de place et permettent encore dans les villages corses à d'habiles maîtresses de maison de réaliser des plats raffinés et des menus à plusieurs services) ; pas de draps, mais des couvertures et surtout des coussins, ce détail parmi d'autres suggérant que les intérieurs romains ressemblaient à ceux des pays musulmans ; le pain (quel pain?) n'apparaît que vers 200 avant J.-C., et l'orange arrive d'Orient au IVe siècle après ; on boit le vin étendu d'eau chaude ; il existe des chaussures noires et jaunes ; on se rase après quarante ans, quand la barbe devient « poivre et sel » ; les esclaves (je me suis toujours demandé comment dans la rue ils se distinguaient des ingénus de petite condition) ont la tête rasée ; les femmes, dont les cheveux sont le plus souvent noirs, se teignent en roux et complètent leur transformation par des postiches blonds conquis sur leurs esclaves germaines ; l'orange est la couleur des mariées ; etc... On retrouvera avec plaisir le fameux chapitre sur l'esprit dans l'Italie antique : *Italum acetum*, éclairé ici par la connaissance naturelle de l'esprit de l'Italie moderne ; mais qu'en pense M. Haury?

Je m'étonne de quelques détails. La « Maison de Livie » du Palatin ne devrait-elle pas être désormais partout appelée « Maison d'Auguste »? L'existence d'immeubles de sept étages est-elle vraiment prouvée? En tout cas pas par les escaliers d'Ostie, qui n'annoncent que des troisièmes. Pour l'usage du verre à vitres, la page 140 dit « non » et la page 265 dit « oui ». Au sujet du travail de la laine, la même page 205 contient deux affirmations contradictoires. Ce qui concerne le deuil est peu net : je crois que dans les milieux modestes on le portait en laine brute, c'est-à-dire brune, et chez les riches en noir. Tous détails sur quoi on peut discuter, car un livre de ce genre ne devrait plus être un centon des conclusions — souvent centenaires — de Marquardt, de Blümmer, de Friedländer ; ces conclusions, il faudrait les soumettre, en tenant compte en particulier des progrès de l'archéologie, à des examens nouveaux. Un peu plus haut, je pensais à la thèse de M. Haury ; maintenant, je penserais à celle de M. André. Je suis persuadé que pour le très difficile problème des couleurs une révision de *Vita Romana* à travers le prisme de *La couleur antique* serait fructueuse. Voilà une belle série de sujets de mémoires de diplômes en perspective. « Le deuil dans la Rome antique » ne

donnerait sans doute pas les 100 ou 150 pages habituelles, mais peu importe, si l'auteur arrivait à un résultat neuf.

Un tel livre est-il justifié? Sans aucun doute, et ce que j'ai dit le prouve assez. Comme le dit excellemment M. Marouzeau : « Fruit d'une conception esthétique quasi idéaliste — ou si l'on veut intellectuelle —, la littérature latine exige pour être bien comprise l'appel aux réalités sous-jacentes, dont justement elle nous refuse pour l'ordinaire la connaissance. » Il est fort clair qu'on comprendra mieux une lettre de Cicéron, quand on saura comment une lettre était alors dictée ou acheminée. On comprendra mieux un brillant développement de Sénèque et ses images, quand on saura quelles allusions il contient au tous-les-jours. Est-il justifié après celui de M. Carcopino? Sans aucun doute aussi, car la matière est si vaste et si prenante qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que deux ouvrages lui soient consacrés en langue française, sans oublier le *compendium* si intelligent de M. Grimal. Mais, cela posé, je me permettrai certaines réserves. Le fait que cette *Vita Romana* soit le composé de deux livres distincts donne au plan une sorte de déséquilibre, et ce déséquilibre est accentué par le dispersement chronologique. A mon sens, la supériorité de la *Vie quotidienne* est là. Outre qu'il avait apporté beaucoup de nouveau, entre autres par un sagace dépouillement des textes juridiques, M. Carcopino avait en historien compris qu'on ne pouvait mettre sur le même plan la Rome de Numa et celle de Constantin, et il a centré son exposé sur la brillante époque qui va des Flaviens aux premiers Antonins, une période qu'aurait pu vivre un seul et même personnage doué d'une solide santé. Dans la *Vita Romana*, on passe trop aisément du temps des guerres puniques à celui des impératrices syriennes ; un lecteur averti fera le départ, mais il y a danger pour un débutant ès choses romaines. Que l'éminent juriste me pardonne ces réserves : il sait bien qu'elles n'empêcheront nullement l'édition française de son fameux ouvrage de remporter un immense succès, auquel je serai le premier à applaudir.

Marcel DURRY.

Archéologie et topographie.

Raymond BLOCH, *L'art et la civilisation étrusques* (Coll. « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui ») : Paris, Plon, 1955, 232 pages, nombreuses illustrations et planches.

M. R. Bloch, qui a retrouvé au nord du lac de Bolsena les antiques murailles de Volsinii, est sans doute celui de nos jeunes savants qui connaît le mieux les problèmes étrusques. C'est dire comme il est important que nous ayons de lui une mise au point.

Il s'est proposé dans le présent ouvrage de donner surtout un inven-